

L'art pour élargir la vie

Marie Perny chante, joue de l'accordéon, brode et écrit. Autant de véhicules pour repousser les limites, ouvrir des fenêtres

Marie Perny aura attendu ses 56 ans pour publier son premier roman, *Les Radieux*. Pourtant elle écrivait depuis longtemps. «Cela me paraissait inatteignable, inaccessible, comme un complexe socioculturel. Écrire un roman ce n'était possible que si l'on avait une vie spéciale», relate-t-elle d'une voix douce, un regard espiègle et un sourire jamais loin. Humble au point de se décrire comme «peureuse», elle qui pourtant s'est confrontée à la scène, celle des théâtres, et de la rue même... Mais revenons au début de l'histoire. Celle d'une petite fille qui grandit à Besançon aux côtés d'un père menuisier et d'une mère institutrice, catholique et autoritaire. «Une éducation archaïque», résume Marie Perny sans amertume aucune et ayant su en tirer la part belle: un amour et une dextérité pour le tricot, la broderie, le crochet et l'accordéon. Autant d'outils qui, au fil du temps, lui permettront d'exprimer sa créativité.

La manche dans la rue

C'est au gymnase, portée par l'élan émancipateur de ses enseignants imbibés de mai 68, que Marie s'extrait de son éducation catholique, et choisit d'étudier l'histoire. Parallèlement à ses études universitaires, elle travaille comme caissière dans un théâtre. C'est là, à l'occasion d'une fête avec une compagnie de Lyon, L'Attroupe, qu'elle ressort son accordéon. «Cette troupe concevait le théâtre comme une fête. Et la fête comme une métaphore de la révolution!», explique Marie Perny qui se laisse embarquer ensuite par «deux folles», musiciennes, dans des vacances improbables qui se transformeront en tournée dans toute la France. Elles jouent dans les rues de Bordeaux, dans le métro parisien puis dans des boîtes à chansons. Plus de 200 concerts à leur actif en 1984. «Dans ces années-là, il y avait un courant d'air festif. Et on était trois nanas marrantes!» Leur nom à lui seul donne le ton: «Classées X». Une plaisanterie plus qu'une provocation pour ce trio infernal, qui ne pouvait durer. «C'était tout ou rien! Passer

à une étape raisonnable n'était pas possible», résume Marie Perny qui, entre-temps, a rencontré, lors d'un concert à Lausanne au cabaret-théâtre Les Faux-Nez, son futur époux. Elle s'installe donc dans la capitale vaudoise, continue la scène avec plusieurs groupes et jusqu'à aujourd'hui avec l'Orchestre Jaune.

Une écriture brodée

L'art de la broderie lui est revenu au moment de sa grossesse: un texte de Le Clézio sur un couvre-lit. Un travail intime, l'air de rien, œuvre d'art au final, que son mari, professeur de dessin et sculpteur, l'encourage à continuer. Elle commence alors à broder des mots à elle, à les exposer. Mais le déclic pour l'écriture prendra naissance dans le deuil. «J'ai commencé à écrire sérieusement à la mort de mon frère. Son héritage a été une question: tu veux faire quoi de ta vie?» Des nouvelles entremêlant fiction et réalité prennent vie. Un fait divers, émouvant à donner des frissons, est la source de son premier roman. C'est celle du peintre vaudois Bernard Pidoux. En 1975, son atelier est incendié. Le criminel se retrouve devant le juge. Le peintre assiste au procès et dessine le portrait du pyromane à qui il remettra le dessin en cadeau. «C'était un geste de pure bonté, sans ironie aucune. Ce geste incroyable, j'ai eu besoin de l'approfondir. Sous ce fait divers, il y avait un iceberg à explorer.» Marie Perny aime plonger, travailler les mots, en s'émerveillant devant le mystère de la naissance des idées. «Notre vie est traversée de relations et d'informations, comme d'ondes de téléphone. Écrire, c'est stopper ce flux et voir ce qu'on peut faire de tout ça. C'est comme essorer l'éponge.» Celle qu'elle est donc. Sa sensibilité la pousse dès lors à se retirer dans sa bulle, sans pour autant quitter le monde, elle qui aime écrire dans ce café lausannois – lorsqu'elle ne travaille pas comme secrétaire au Musée historique de Lausanne – où elle nous a donné rendez-vous. Un restaurant où elle a écrit, raturé, biffé, gommé, réécrit tant de mots de ce roman, *Les Radieux*, honoré du Prix du public de la RTS ce printemps. Un petit bijou, où la dureté du monde est adoucie par la bonté et l'humanité de ses personnages,



Thierry Porchet

«Notre vie est traversée de relations et d'informations, comme d'ondes de téléphone. Écrire, c'est stopper ce flux...»

par la vulnérabilité du jeune pyromane, garçon de banlieue. Celui dont le peintre croise le regard et pense: «La profondeur de ses yeux lorsque nos regards se sont croisés. Marron doux. Comme un marron d'automne, celui qu'on choisit de ramasser parmi des dizaines d'autres tombés de l'arbre, préféré parce qu'il a quelque chose, une lueur que les autres n'ont pas, n'ont plus.» Une ode à «ce gamin» perdu qui fait dire à son auteure: «Il n'y a pas de chromosome de la délinquance, l'homme est fragile, la société peut l'abîmer. Quand des enfants sont paumés, on doit se demander ce qui n'a pas été fait pour eux...» Critique face à la société, Marie Perny ne se pose pourtant ni en militante et surtout pas en donneuse de leçon. «La question de fond de ce livre, c'est le rap-

port entre la création et l'émancipation. L'art qui permet d'être plus large que soi, de repousser les limites, d'ouvrir des fenêtres...»

Aline Andrey ■

www.marie-perny.ch

Les Radieux, Marie Perny, 2014, Editions de l'Aire (2014).

Marie Perny jouera avec l'Orchestre jaune au Festival de la Valsainte à Vevey (rue du Collège 10) le 28 août à 20h30 (www.aqv.ch).

Exposition de ses «textiles textuels» du 5 septembre au 11 octobre à la Maison Visinand à Montreux (rue du Pont 32) (www.maisonvisinand.ch).

Tamedia doit assumer ses responsabilités

Les chiffres d'exploitation de Tamedia créent des possibilités pour des investissements dans le personnel, donc pour de bonnes conventions collectives et de bonnes conditions de travail dans les imprimeries et les rédactions.

Malgré la situation économique difficile, le plus important groupe suisse de médias a présenté la semaine dernière un très bon résultat semestriel. Son bénéfice s'élève à 71 millions, alors que son résultat par action augmente de 16%. Cette situation doit amener Tamedia à investir dans le personnel, sous forme de conventions collectives équitables

dans les imprimeries et les rédactions.

Au premier semestre déjà, Tamedia affichait plus de 71 millions de bénéfice. En parallèle à la stratégie accélérée de numérisation, il s'est aussi positionné comme le plus grand groupe d'impression grâce à des acquisitions et à de nouveaux mandats (NZZ, St-Paul, SNP, *La Liberté*). Ceci l'engage à assumer ses responsabilités dans les négociations CCT pour l'industrie graphique. Mais il semble que Tamedia, qui se cache à la table des négociations derrière de petites entreprises moins rentables, ne s'intéresse jusqu'à maintenant qu'à détériorer les conditions de travail. Or il est exclu que le salaire mensuel des travailleurs de nuit dans les imprimeries soit réduit de centaines de francs et que les employés des imprimeries voient leur durée hebdomadaire de travail augmentée, alors que le plus grand imprimeur de journaux jouit d'une excellente situation financière. Syndicom exige donc que Tamedia intervienne de manière constructive et non pas destructive dans les négociations CCT.

En ce qui concerne les conditions de travail dans les rédactions, le groupe – qui publie la majeure partie des médias imprimés et électroniques en Suisse alémanique et en Suisse romande – joue également un rôle essentiel. Si Tamedia continue de se définir comme éditeur de médias, il doit défendre le journalisme et investir dans les conditions de travail des journalistes et des employés des rédactions. Seule une CCT peut les assurer à long terme, tant au niveau des salaires que du temps de travail. C'est pourquoi Syndicom invite Tamedia, le plus grand acteur de l'association des éditeurs suisses, à mettre un terme au vide contractuel (en Suisse alémanique et au Tessin) et à mener des négociations pour une nouvelle CCT.

Syndicom ■

Rejet du programme d'austérité du Conseil fédéral

La Communauté de négociation du personnel de la Confédération (CNPC), dont font partie l'APC, Garanto, le Syndicat des services publics et AP Fedpol, proteste contre les mesures d'économie concernant le personnel décidées le 12 août dernier par le Conseil fédéral. Ce dernier a décidé de six mesures touchant directement les conditions de travail des 37 000 employés de la Confédération et permettant d'économiser 30 millions par année.

«Le gouvernement veut radicalement affaiblir la progression des salaires, ce qui entraînerait d'importantes différences de salaire entre les anciens collaborateurs et les plus jeunes, qui ne seront jamais en mesure de les combler même après de nombreuses années», note la CNPC dans un communiqué, ajoutant que par cette «mesure arbitraire», le Conseil fédéral cède aux pressions de la droite qui estime la progression des salaires trop forte dans l'administration. La CNPC proteste également contre une autre «dégradation massive»: la suppression de la participation de la Confédération au financement des rentes pont en cas de retraite anticipée. Une mesure touchant de manière injuste les collaborateurs des classes salariales inférieures qui ne pourront plus prendre de retraite anticipée. «La CNPC est scandalisée qu'avec son programme de démantèlement, le Conseil fédéral fasse payer ses employés pour une politique fiscale erronée qui, à cause des baisses d'impôt accordées, a creusé un trou dans la caisse de la Confédération», note la communauté avant de poursuivre: «Le Conseil fédéral donne un signal qui sera funeste pour le service public menacé ici d'un préjudice durable. Le personnel travaille avec engagement au service de la population et de l'économie, et il a un droit légitime à des conditions de travail correctes.»

L'ES ■

Christophe Gallaz
journaliste, écrivain

de
biais

Au pays des couleurs enfuies

C'est la rentrée, comme on dit. Mais où, cette rentrée, dans quel espace clos? Dans l'usine, au bureau, aux enfers? En étions-nous sortis, d'ailleurs? Pourquoi notre existence se déroule-t-elle entre un dehors qui ressemble à la liberté, et un dedans qui serait son inverse? Mystère. Allégeons donc les choses. Jouons. Inventons. Faisons basculer les réalités. Inventons des récits. Ou des paraboles, peut-être, comme celle-ci. On raconte que jadis, voilà plusieurs milliers d'années, une civilisation tout entière disparut soudain de manière inexpliquée. Les sociétés humaines y prospéraient pourtant de vieille date. Elles s'étaient réparties en quelques grandes villes égaillées au gré de campagnes riantes. Et précisons encore, car voilà bien le plus étrange de toute cette affaire, qu'elles se trouvaient à peu de chose près au stade du progrès industriel et technique que nous connaissons au-



jourd'hui, dans notre Europe à l'orée du XXI^e siècle: on y lisait d'innombrables livres et journaux, on y voyageait beaucoup, on y courait les festivals culturels et on s'y livrait, le reste du temps, aux activités financières les plus fructueuses. Or un mal mystérieux se mit un jour à frapper quelques représentants de cette époque et de ces lieux bénis: ils ne distinguèrent plus la couleur des êtres et des objets constituant leur environnement – qu'ils virent réduit, en quelques jours, au noir et au blanc fondamentaux séparés par la gamme infinie des gris. Cela commença par leurs propres congénères qu'ils découvrirent un beau matin non pas roses et bien portants comme à l'accoutumée, mais livides et terrifiants comme des cadavres ambulants. Les bleus de travail étaient devenus gris, et les cravates qu'on arborait

au sein des administrations avaient déteint comme des guenilles. La nature elle-même leur sembla d'ailleurs avoir été touchée par la même calamité. Des jardins potagers jusqu'à l'éventaire des marchands de primeurs en passant par celui des fabricants de conserves et de confitures, tous les fruits rouges, verts et jaunes leur apparurent vidés de leur sève, de leur pulpe et de leurs sucres. La voûte céleste elle-même était devenue blafarde au-dessus de leur tête, comme une grande éternité de plâtre attristée à mourir. Une grande agitation se produisit alors dans tout le pays. Les foules plongèrent dans le désarroi. Il leur devint impossible de travailler et même d'éprouver toute joie de vivre. En quelques mois, on ne sut plus ce que pouvaient bien signifier les verbes rire, pouffer, rigoler, sourire, glousser, badiner, s'esclaffer ou se bidonner, un silence de cimetière régna bientôt dans toutes les communautés indigènes. Le pire, pourtant, restait à venir. L'ar-

gent, qu'on ne sut bientôt plus reconnaître! Les billets qui jouissaient alors de la plus grande vogue, parce qu'ils provenaient d'une nation riche et puissante, avaient été verts, en effet – et voilà qu'ils devinrent grisâtres, comme n'importe quel morceau de papier recyclé tel qu'on en use aujourd'hui. Quant aux devises émises par la Banque nationale suisse, institut central d'un petit pays situé dans un massif de montagnes élevées, au cœur du Vieux-Continent, elles perdirent leurs caractères distinctifs: on n'y décelait plus le visage de quelques artistes locaux dûment figuré sur des arrières-plans jaunâtres, verdâtres ou rougeâtres, mais quelques taches d'encre, aussi sales qu'imprécises, sur un fond de neige crasseuse. Ce fut le commencement de la fin. Les sociétés d'alors tentèrent mille manœuvres d'urgence. Pour conjurer la dévastation chromatique de son propre corps, chacun se mit à manipuler celui-ci grâce aux dernières trouvailles de

la médecine et de la génétique. Pour rendre aux nourritures leur apparence appétissante, on les trafiqua jusqu'à l'absurde, allant (par exemple) jusqu'à gaver les bovins d'aliments carnés. Pour éviter que les pauvres ne se reconnaissent plus entre eux, et les riches pareillement de leur côté, on mit au point les principes économiques et sociaux qui les condamneraient les uns et les autres dans leur statut: aux premiers la banlieue pourrie des villes sans possibilité de la quitter, aux seconds les montres Rolex et les classements de fortune publiés dans la revue Forbes. Et pour que le règne de l'argent perdure, on inventa les monnaies scripturales et la fortune virtuelle, sans matière et sans poids. Mais il était trop tard. Tout glissa de plus en plus vite dans l'irréalité puis la vie finit par s'évanouir elle-même comme un beau rêve – mais chut: les livres d'Histoire l'ignorent encore.